



Tous les soirs, invariablement, mon père venait s'asseoir sur mon lit et me lisait en allemand un passage de *Phänomenologie des Geistes* auquel je ne comprenais bien entendu strictement rien, mais j'étais fasciné. Mon père m'apprit ainsi que la solution se trouve dans les livres et l'histoire, nulle part ailleurs, depuis, je voyage dans les livres et, lorsque j'ai

besoin de savoir, je fais un voyage qui, jamais, ne me déçoit. Je suis devenu éditeur, ma bibliothèque compte des milliers de livres, dont *La Phénoménologie de l'Esprit* en allemand, en bonne place, mais que je n'ai toujours pas lu dans le texte ; il y a peut-être autre chose dans un livre que son contenu ? Mon père a parcouru le monde toute sa vie durant avec *La Phénoménologie de l'Esprit* sous le bras, comme Alexandre a parcouru le monde avec *l'Odyssée* sous le bras, des hommes heureux au sein de vies compliquées et dangereuses. Les hommes politiques et les hommes d'affaires (qui de nos jours sont un peu la même chose) transportent des smartphones qui leur rapportent beaucoup d'argent, les smartphones sont assurés contre le vol et les intempéries, comme les hommes politiques et les hommes d'affaires, on ne prend aucun risque, or c'est le risque qui fait le courage et l'imagination, peut-être les ébauches du bonheur, qui nous manquent cruellement aujourd'hui.

Tout cela pour montrer que les livres n'ont pas de prix, ils sont comme un viatique. Couper l'aide de la Culture (l'État) à un éditeur (même s'il a un bilan financier problématique) est un acte criminel, comme mettre des scellés sur un scanner pour empêcher les médecins de

faire des scans afin de réaliser des économies sur les soins de santé. Je répète que la vocation de l'État n'est pas de faire des économies mais de dépenser, même s'il doit le faire intelligemment, jamais de manière répressive.

Il est indéniable qu'en Occident nous vivons dans un monde qui se radicalise pour le saint profit, les dividendes, une liberté de marchés sans issue, la « main invisible » sans doute d'Adam Smith (qu'on cite sans l'avoir lu à tort et à travers), la course au bien-être, le travail n'est plus vraiment une valeur, le salaire est le but ultime. Les époques changent, comment seront-elles dans cinquante ans, dans un siècle ?

Après les deux Guerres Mondiales au xx^e, épuisée, la société a investi le plan Marshall (généreux cadeau de nos « libérateurs » – on oublie parfois de citer les Russes) pour relancer l'économie sur un champ de ruines et de cimetières. Tout a été déblayé, reconstruit, investi en des temps records, la consommation a explosé, on a inventé la voiture, les vacances (les nazis avaient commencé à le faire), la liberté de s'enrichir en jouant avec ses propres richesses, la villa bourrée de robots ménagers en tous genres, la cigarette excellente pour la santé, un litre de lait par jour pour faire des enfants so-

lides, on a gavé ces mêmes enfants de chocolat et de compliments, de napalm qu'on envoyait au Vietnam où on entretenait les reliquats de la Seconde Guerre, à tel point que Peter Fonda et Denys Hopper ont acheté un chopper dont ils ont farci le réservoir de billets de banques et ont tenté de s'enfuir (été 1969), ce qui leur a été fatal, puisque la société libérale finit par les abattre comme des chiens pour n'avoir pas supporté leur besoin de s'évader, leur envie de liberté, paradoxe suprême. Un peu plus tôt les jeunes gâtés enrichis se révoltent, ne supportent plus l'idée qu'on les envoie au Vietnam pour napalmer des populations civiles, ils se laissent pousser les cheveux, y plantent des fleurs, fument du haschich, s'injectent de l'héroïne, fabriquent des camping-cars bariolés, se rassemblent en communautés avec des chiens, font des enfants, ils sont un demi-million de hippies à se rendre, un mois après la sortie d'*Easy Rider* à 80 kilomètres au nord de New York (Woodstock) pour exprimer leur révolte, sous le regard effaré du paysan qui a prêté son champ et qui voit ces jeunes se vautrer dans la boue, rendant le terrain infertile pour des années. Il fallut attendre le 23 janvier 1973 et de nombreuses manifs avant que Nixon annonce la fin de la guerre au Vietnam. À Paris on je-

tait des pavés sur les CRS, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir se font expulser de chez Renault le 14 février 1972, on allait soutenir les ouvriers dans les usines, on discutait avec Cohn-Bendit du matérialisme dialectique, à partir de 73 on va jeter des pavés contre la dictature de Pinochet et ses exactions, elle sera finalement désavouée par les Nations Unies en 77. George Harrison organise un méga concert l'été 1971 pour conscientiser le monde sur la famine qui ravage le Bangladesh et semble ne pas ébranler la croissance occidentale. Bernard Pivot reçoit tous les vendredis soir à 21:30 (*prime*) des intellectuels autours de leurs publications pour débattre, pendant 75 minutes, de 1975 à 1990 ! Inimaginable aujourd'hui, tout cela a disparu. Le livre est présent à l'époque, un pivot social ! Qui se mobilise réellement pour l'Ukraine aujourd'hui ? Où se trouve le Woodstock des jeunes d'aujourd'hui ? On a expliqué aux petits-enfants des soixante-huitards qu'ils allaient vivre dans un monde merveilleux, qu'ils étaient des princesses et des princes, on leur a distribué des playstations en leur disant que lorsqu'ils auraient vingt ans ils rencontreraient une princesse ou un prince qui les rendraient heureux parce qu'ils sont les plus beaux et les plus intelligents. Aujourd'hui, les

petits enfants sont aux manettes, ils se rendent compte qu'on leur a menti, pas de princesse ni de prince en vue, leurs familles sont multirecomposées, ils savent à peine comment ils s'appellent, de quel genre ils devraient être ; l'enseignement passe son temps à organiser les classes vertes et les congés, le tout sous couvert de pactes d'excellence, dont personne ne sait ce qu'ils signifient au juste, le tout dans des classes de salle exsangues de livres. Nous sommes responsables, nous les vieux cons de la seconde moitié du xx^e siècle, de ce désastre pour avoir pris nos vessies pour des lanternes. L'autre soir, nous regardions le journal grec, Volodymyr Zelensky lançait un de ses nombreux ultimes appels au secours, debout au milieu de ruines désolantes ; celui qui détient la télécommande change brusquement de chaîne, irrité, pour un reportage qui se questionne sur le succès commercial des fêtes de Pâques en cours en Grèce. Personne ne réagit. Je sors côté cour. Tout le monde s'indigne pour l'Ukraine, personne ne se mobilise vraiment, on accueille bien quelques réfugiés dans un environnement administratif ahurissant. Pink Floyd ressort ses guitares grabataires pour un morceau de soutien. Mai 68 et les manifestes de Sartre sont loin, les livres et la pensée ont

disparus, malgré qu'on en produit des quantités (subventionnés à coup de millions d'euros, aussitôt pilonnés), Camus et son *Étranger*, la *Peste*, l'Algérie, Soljenitsyne chez Pivot en 1983, Vladimir Volkoff, l'émergence après la Seconde Guerre d'une société de séparation des pouvoirs, du droit de vote pour les femmes (27 mars 1948 en Belgique), abolition de la peine de mort (18 septembre 1981 en France, Robert Badinter – c'est aussi la date de la création des éditions Le Cri à Bruxelles – ; en 1996 en Belgique, création des éditions Samsa à Bruxelles), adoption du droit à l'IVG (17 janvier 1975, Simone Veil), Simone de Beauvoir et son *Deuxième sexe*, qui nous révèle qu'on ne naît pas femme, qu'on le devient, Vercors et son *Silence de la mer* (1942), Marquez et *Cent ans de solitude* (1967)... depuis vingt ans, on a vraiment l'impression de traverser un désert de silence et de solitude assourdissants. « Nous avons vécu les plus belles années de l'Histoire mon ami ! », me dit Pascal.

Mireille Glamour, qui s'occupe de notre production éditoriale, me raconte qu'elle s'est rendue dans une maison d'édition poétique en Wallonie pour démarcher, qu'elle en est ressortie écoeuvée... des fonctionnaires de l'État, dont

on n'avait plus besoin et qui commençaient à vieillir (ils sont irrévocables avant l'âge légal) travaillaient là pour le compte d'un éditeur opportuniste, qui a eu raison de l'être, et qui bénéficie maintenant d'affinités électives avec cette même administration. L'établissement se trouve en Wallonie, ce qui est bien, puisque la politique et le politique misent le paquet sur la Wallonie, abandonnant Bruxelles aux Flamands. L'État explique aux éditeurs francophones, dans leurs cahiers de charges, qu'ils peuvent demander des devis en Roumanie par exemple, où les prix sont bradés, où les travailleurs usinent comme des esclaves pour des cacahuètes (bravo l'Europe !), tout ça au préjudice des imprimeurs de proximité qui, en toute logique, n'auront jamais le marché, c'est cousu de fil blanc (comme si on voulait scier la branche sur laquelle on est assis, pourquoi faire des appels d'offres ?). Mireille Glamour a renoncé à remettre un prix, elle a eu raison, ça équivaldrait à vouloir battre Usain Bolt alors qu'on souffre de surcharge pondérale. Pourquoi l'État se mêle-t-il de la gestion de ceux qu'elle subventionne ? Elle devrait encourager les vocations littéraires, pas analyser les bilans des sociétés. Ce n'est pas son rôle, ni sa compétence. Elle devrait juste s'entourer (mais surtout pas au sein de comités permanents ou

d'institutions) de gens d'expérience et de compétence, qui n'ont plus d'intérêts personnels ou financiers (non rémunérés), sinon de rendre ce monde meilleur, gens qui pourraient juger de l'opportunité et de la pertinence (jugement qui ne pourra être que subjectif). Il est parfaitement absurde et abject de rejeter un projet parce qu'il pourrait ne pas être rentable, ou parce qu'il y aurait un risque quelconque, toute création comporte un risque. Nos algorithmes informatiques nous permettent aujourd'hui beaucoup de souplesse, du courage et de l'imagination, pas de lois ni de règles absurdes, surtout dans le domaine de la création, toute création est unique et doit être traitée séparément, on ne peut les passer dans un broyeur administratif et financier, cela mène au désert. Quel est le projet culturel rentable *a priori*, quel est le projet culturel sans risque ?

J'ai reçu le 11 avril 2022 à 18h33, un message de Pologne qui dit ceci : « Madame, Monsieur, je me permets de vous soumettre le projet de publication du livre Bruxelles animale de (...), écrivaine polonaise et bruxelloise qui nous lit en copie. Je suis la traductrice de son dernier roman (...) qui a été salué par des critiques belges tels que (...). J'aimerais vous

proposer la publication de la traduction de son dernier livre consacré à la ville de Bruxelles, sur recommandation de WBI du Bureau de Wallonie-Bruxelles à Varsovie, qui nous ont conseillé votre maison d'édition. L'Ambassade de Belgique en Pologne s'est également montrée intéressée par la publication de l'ouvrage. Vous trouverez ci-dessous le résumé (...) Je reste à votre disposition pour tout renseignement complémentaire et vous souhaite une bonne lecture. Bien cordialement... »

Il s'agit donc de la Fédération Wallonie Bruxelles, ceux-là mêmes qui refusent de nous soutenir, qui conseillent à cette traductrice de s'adresser à nous pour publier son roman, j'imagine parce qu'ils trouvent que nous sommes la meilleure ?